

# HISTOIRE SIMPLE

Jean DUPONT

Tout paraissait pourtant simple et immuable.

Tout le savoir de la société reposait sur un postulat qui semblait inattaquable :  $BA + BA = BABA$ .

Dès leur plus jeune âge, les enfants entraient dans des écoles où on entreprenait de leur apprendre cette chose et ainsi commençait leur formation.

Dès le départ, on décelait ceux qui semblaient imperméables à ce genre de logique, on les exilait aux places périphériques de la classe et la formation de chacun pouvait dès lors commencer.

Comme il est recommandé de le faire pour obtenir une certaine efficacité, on usait intelligemment de deux armes redoutables : la récompense et la punition. Les plus doués ou les plus fortunés des élèves pouvaient espérer accéder à des écoles d'un niveau supérieur où on approfondissait les connaissances et où on apprenait que  $BA + BA + BA = BABABA$ .

On raconte même que dans les écoles du dernier degré, là où se formait l'élite du pays, on poussait très loin les choses et on allait jusqu'à étudier que  $BA + BA + BA + BA + BA = BABABABABA$ .

On ne l'a jamais su au juste, car les professeurs qui enseignaient dans ces écoles étaient très discrets et les rares élèves qui en sortaient avaient

oublié tout ou partie de l'enseignement reçu avant même d'avoir terminé leurs études.

Mais revenons aux élèves qui entraient dans l'école de premier niveau. L'enseignement de  $BA + BA = BABA$  se faisait de façon très stricte. On usait pour cela d'un matériel adéquat composé de petits bouts de bois qu'on appelait des « bachelles ». Les élèves, apprenant à parler quand on le leur demandait, à obéir quand on commandait, sortaient de l'école avec une souplesse d'échine fort appréciée des gens qui avaient à les utiliser par la suite.

Ajoutons à cela que leur éducation était complétée par une religion bornée qui leur interdisait beaucoup de choses et leur vantait la soumission comme une grande vertu. Le tout, pour les garçons réputés plus durs, était parachévé par un service armé où on leur inculquait que la discipline était une force redoutable et que... Ainsi formés, hommes et femmes étaient lâchés dans la vie publique avec le label « Bon Citoyen » et il faut reconnaître qu'ils étaient admirables.

On leur disait : « *Travaille!* » : ils travaillaient. On leur disait : *Achète une babamobile ou une babavision* ; ils achetaient, quittes pour cela à s'endetter plus qu'il n'est raisonnable. On pouvait même, en cas de besoin, les entraîner à se battre contre d'autres citoyens formés de

la même façon. On arrivait même, et c'était là un suprême raffinement, à leur faire choisir, lors d'élections libres, les gens qui leur étaient le moins favorables et qui sauraient les exploiter au mieux.

Ce système admirable et prodigieux faisait l'admiration d'autres états qui devaient user de la force pour obtenir les mêmes résultats.

Mais chaque médaille a son revers et on découvrit un jour que ce système que l'on croyait parfait ne l'était pas ou ne l'était plus. Ce fut le jour où on réalisa que pour être plus rentables, les citoyens devaient faire preuve non seulement d'obéissance mais aussi d'imagination et d'initiative.

La technocratie se pencha sur le problème et conclut qu'il fallait prendre le problème à la base. Le futur citoyen devrait, pour répondre aux nouvelles exigences, profiter d'une éducation qui ouvrirait ses horizons. Or, le fait d'apprendre que  $BA + BA = BABA$  le bornait incontestablement.

On découvrit alors une théorie nouvelle vieille de plusieurs siècles qui disait que si  $BA + BA$  pouvait faire BABA, cela pouvait faire également BIBI ou BOBO ou BUBU. C'était juste ce qu'il fallait.

Ce fut presque une révolution, surtout parmi les gens chargés d'éduquer qui étaient les plus directement concernés. Si certains reconnurent d'emblée le bien fondé de la réforme, d'autres par contre exprimèrent un scepticisme amer et conclurent pour se reconforter qu'il s'agissait là d'une mode absurde qui ne ferait pas long feu. Les associations chargées de défendre les intérêts des enseignants, sentant souffler le vent, entreprirent une lutte féroce pour faire retarder la mise en application de la réforme, chose qu'elles obtinrent d'ailleurs partiellement et

qu'elles présentèrent comme une grande victoire... Cette péripétie mise à part, la réforme fut appliquée, chacun obéit à l'ordre venu d'en haut, chose qui s'explique facilement de la part de gens formés à l'école de l'obéissance et faisant métier d'inculquer l'obéissance. Quelques théoriciens éclairés tentèrent bien d'expliquer que s'il était nécessaire de changer le contenu de l'enseignement, il était tout aussi fondamental d'en changer aussi le contenant, c'est-à-dire la méthode d'enseigner mais, dans ce grand bouleversement, l'esprit était tendu vers la connaissance nouvelle et leur remarque fut jugée comme détail mineur et presque point entendue.

Les maisons d'éditions, dans l'affaire, se montrèrent fort enthousiastes et cela se comprend. En plus de leurs « bachettes », elles purent dès lors vendre des « bichettes », des « bochettes » et même des « buchettes ». Elles firent même, en ce qui concerne les manuels, preuve d'une grande imagination. Le classique livre fut abandonné et les nouveaux ouvrages furent présentés sous forme de fiches séparées, ce qui offrait, à celui qui voulait, la très grande liberté de les relier pour en faire un livre. L'enseignement reprit donc sur ces bases nouvelles.

Bientôt, les nouvelles générations de citoyens inventifs et imaginatifs se présentèrent sur le marché.

On s'aperçut alors avec stupeur qu'ils présentaient les mêmes qualités et les mêmes défauts que leurs prédécesseurs et on dut bien reconnaître qu'en remplaçant BABA par BIBI ou BOBO ou BUBU, on n'avait finalement pas changé grand chose.

On commença alors à se poser des questions.

Jean DUPONT